

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin monumental et pittoresque

Francfort à Constance

Stroobant, François

Bruxelles, 1860

Spire

[urn:nbn:de:bsz:31-54380](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-54380)

SPIRE.

Quand on approche de Spire, on ne peut se défendre d'une sérieuse émotion. Spire est une ville célèbre. Les Romains la connaissaient et y construisirent un temple. Les descendants de Charlemagne y placèrent le tombeau des Césars germaniques. Les disciples de Luther y signèrent leur premier Compromis, d'où leur vint le nom de protestants! Que de souvenirs, et que reste-t-il de ce glorieux sépulcre? Un sépulcre, en effet; mais ce n'est plus celui des empereurs. Spire est devenu une vaste nécropole, une sorte de grand village, un relais de poste où ne s'arrêtent plus que de rares artistes, ces voyageurs si peu nombreux pour qui les ruines ont des charmes. Le chemin de fer mène à Spire, mais au delà plus rien n'apparaît. La vie est à Mannheim, une ville nouvelle; à Ludwigshafen, un embarcadère qui deviendra peut-être une capitale. A Spire plus rien, pas même la flamme du gaz qui accompagne partout la civilisation. Une longue rue mal pavée, la vieille cathédrale au bout! Derrière l'église un champ d'exercice, voilà ce qu'est devenu le chef-lieu du Palatinat. Le chemin de fer même lui a fait du tort.

Quelle étrange destinée! Nous avons parcouru Spire pendant plusieurs heures, du nord au midi, de l'est à l'ouest. Ses remparts, qui soutinrent dix sièges, sont des jardins plantés de légumes; ses fossés des mares où barbotent des canards; ses fameuses esplanades, de piètres champs d'exercice où un bataillon de soldats bavarois se livre aux évolutions banales de la charge en douze temps.

Nous étions là, sous un ciel gris et terne, derrière le cimetière; le tambour battait dans les prairies coupées de fossés boueux et plantées de peupliers d'Italie; à nos yeux s'élevaient les tristes clochers de la cathédrale; le seul bruit de la ville, c'était celui des soldats faisant la manœuvre; pour le reste, pas un passant, pas un cri, pas même ce murmure confus qui annonce le voisinage des cités. Pourtant nous étions à Spire, et,

pour trouver quelque sujet d'admiration, nous étions obligés de constater que les Allemands, au lieu d'entourer leurs églises d'ignobles mesures comme on fait en Flandre et en France, leur donnent pour cadre une végétation splendide, pleine de couleur et de poésie.

Dans le Palatinat, dans la Hesse, en Bavière, on vous parle de Spire avec un profond respect, et personne n'y va. Les bouches sont pleines de l'éloge du roi Louis qui fit restaurer la cathédrale, et ce magnifique édifice n'a guères que les dévôts pour spectateurs.

Le dôme de Spire est une des plus belles églises romanes de ce pays et de l'Europe, une de celles dont le style s'étale dans la pureté la plus naïve, la plus simple et la plus imposante à la fois. Elle compte quatre tours, enchâssant deux à deux les coupes de l'abside et du porche, que décore une rose immense, surmontée d'un triforium à sveltes colonnettes. L'édifice, construit partie en grès rouge, partie en grès jaune extrait des carrières du Palatinat, a 134 mètres de long sur 38 de large. Le vaisseau se divise en trois nefs, menant à un chœur splendide, appelé le chœur des rois, que supporte une vaste coupole, haute de 160 pieds. De chaque côté du chœur, un escalier descend dans la crypte où se trouvaient jadis les tombeaux des Césars allemands.

Ce fut le 12 juillet 1030 que l'empereur Conrad II posa la première pierre de l'église de Spire, qui fut achevée par son petit-fils Henri IV, trente ans plus tard. Destinée à servir de sépulture royale, cette vaste basilique devint bientôt l'objet de la pieuse admiration des fidèles. Dès le milieu du seizième siècle, elle possédait d'ailleurs un fragment de la vraie croix, les reliques vénérées du pape Étienne et un autel en or massif envoyé par l'empereur de Byzance Alexis Comnène.

En l'année 1146, elle acquit une nouvelle gloire par la visite de saint Bernard, qui vint y prêcher la deuxième croisade.

Détruite au quinzième siècle par un incendie, elle fut rebâtie peu de temps après, pour être de nouveau livrée aux flammes en 1689 par les soldats de Louis XIV. Ces Vandales, espérant découvrir des trésors, brisèrent en mille morceaux les mausolées des Césars, dispersèrent leurs ossements, dépouillèrent le sanctuaire de ses plus précieux ornements, puis y mirent le feu. Les murs et les clochers restèrent seuls debout, mais telle était la vénération du pays pour cet antique édifice, qu'en douze années il fut rebâti et livré de nouveau au culte. Les Français le profanèrent une fois encore, en 1793, et en firent un magasin de fourrages. Bien mieux, ils mirent l'église en adjudication pour 8,000 florins. Le portail et ses trois tours devaient seuls rester debout et servir de porte monumentale à la Place d'Armes. Minerve, sous le porche, remplacerait saint Bernard; Napoléon y succéderait à saint Étienne et, afin de hâter la démolition de l'édifice, il serait défendu de bâtir des maisons à six lieues à la ronde, avec d'autres pierres que celles provenant de la cathédrale.

Grâce aux prières de l'évêque de Mayence, Joseph-Louis de Colmar, la basilique de Conrad fut sauvée de cette exécution stupide. Napoléon, par un décret de 1806, consentit à la rendre au culte; en 1816, le roi de Bavière, Maximilien-Joseph, consacra 40,000 florins à la faire restaurer, et, en 1822, le culte y fut solennellement rétabli.

Depuis lors, grâce à la haute et généreuse sollicitude du roi Louis de Bavière, ce glorieux patron des arts, toute la partie occidentale de l'édifice, qui tombait en ruines, a été reconstruite, et l'église entière décorée de fresques, sous la direction du peintre Schraudolph, d'Obersdorf. Le 21 octobre 1818, une grande fête a consacré l'achèvement de la restauration du temple à l'intérieur et au dehors.

Tel qu'il est aujourd'hui, il présente un aspect majestueux encore, mais tout différent de ce qu'il devait être au temps de la splendeur du Palatinat. Le sombre prestige du temple a disparu. Il faudra que la main des siècles repasse sur les murs récrépis des façades et les chatoyantes dorures des voûtes, pour leur rendre le cachet d'imposante vétusté qui impressionne si vivement le voyageur dans les antiques cathédrales des bords du Rhin. La crypte aussi est vide. Au touriste qui cherche les tombes des empereurs, un enfant répond qu'elles n'existent plus et que les ossements des Césars arrachés du sépulchre par les Français ont été scellés pêle-mêle dans les murailles sans qu'on pût leur assigner un nom ou une origine. On sait que huit empereurs et quatre impératrices ont été enterrés ici; mais de ces hôtes illustres le souvenir seul est resté dans la mémoire de quelques archéologues, et à la place où furent les tombeaux, se dressent aujourd'hui les bancs sur lesquels les enfants de la paroisse viennent s'asseoir pour entendre le prêtre leur expliquer le catéchisme.

Seulement, dans le chœur des rois, s'élèvent deux monuments à la mémoire de deux de ces princes: Du côté de l'Évangile, celui d'Adolphe de Nassau, érigé par le duc Guillaume de Nassau, en 1824; du côté de l'Épître, celui de Rodolphe de Habsbourg, dû au ciseau de Schwanthaler et dressé par les soins du roi Louis, en 1843.

Adolphe de Nassau prie à genoux, sur un sarcophage de marbre noir, supporté par quatre lions ailés; Rodolphe de Habsbourg est assis sur un lion, revêtu des insignes de la puissance impériale.

Il nous reste à parler des peintures murales qui ornent le chœur et le transept, et que paya la cassette particulière du roi Louis et de son successeur Maximilien.

Au-dessus de la porte principale qui mène du vestibule dans l'intérieur, une grande composition résume la donnée des tableaux qui ornent l'intérieur du temple. La Vierge, tenant l'enfant Jésus, bénit saint Étienne et saint Bernard, les héros des peintures des deux chœurs latéraux. Dans le chœur du nord sont représentées les scènes les plus remarquables de la vie d'Étienne, depuis l'ordination jusqu'au martyre; dans le chœur du midi, les cinq épisodes les plus fameux de la carrière de l'illustre prêcheur de la croisade.

Des deux côtés de la grande nef se succèdent des pages empruntées à la Bible et à l'Évangile, depuis Noé jusqu'à la résurrection du Christ. La coupole représente le symbole du sacrifice, Abel, Abraham, Melchisedech; au-dessous, les quatre grands prophètes; plus bas, dans les pendentifs, les quatre évangélistes. Le chœur des prêtres est également décoré d'images de saints et de saintes. Enfin, au-dessus du baldaquin de l'évêque s'étale le couronnement de la Vierge par le Christ, entouré des apôtres, des pères de l'église, des fondateurs des ordres les plus célèbres et des neuf chœurs des anges, au milieu desquels se trouve le Père éternel, principe et fin de toutes choses. Tel est l'ensemble de cette décoration monumentale, exécutée, comme nous l'avons dit, sous la direction du peintre bavarois, Jean Schraudolph, professeur à l'académie de Munich.

Cet artiste, à qui l'on doit une partie des fresques de la Glyptothèque, a eu pour aides, dans son immense travail, son frère Claude Schraudolph, auteur des peintures murales du palais d'Athènes; André Mayr, de Souabe; Joseph Mösl, de Salsbourg; Susmaier et plusieurs autres peintres distingués.

L'ornementation a été dirigée par un homme qui occupe le premier rang dans sa spécialité, Joseph Schwarzmann, natif du Tyrol, auteur de la décoration de la bibliothèque de Munich et de la maison pompéienne d'Aschaffenburg.

On voit que la royale maison de Wittelsbach n'a rien négligé pour rendre la restauration du dôme de Spire digne des glorieux souvenirs qui s'y rattachent. Si elle n'a pu réussir à lui rendre un caractère antique, la faute n'en est pas à elle, mais au temps où nous vivons, à ce siècle dans lequel la foi a perdu sa ferveur, et dans lequel on essaie en vain de faire oublier par la richesse, le luxe et l'éclat, la naïve et simple grandeur des chefs-d'œuvre des générations éteintes.

